



Histoire de l'éducation

93 | 2002
Varia

GOËTZ (Charlotte). – *Marat en famille. La saga des Mara(t)*. Tome I : *Sardaigne-Suisse*. Tome II : *Suisse-Grande-Bretagne-Hollande-France-Russie*

Bruxelles : Pôle Nord, 2001. – 271 p. et 235 p. (Chantiers, 7 ; 8).

Pierre Caspard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/923>

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

Pagination : 114-116

ISBN : 2-7342-0903-9

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Pierre Caspard, « GOËTZ (Charlotte). – *Marat en famille. La saga des Mara(t)*. Tome I : *Sardaigne-Suisse*. Tome II : *Suisse-Grande-Bretagne-Hollande-France-Russie* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 93 | 2002, mis en ligne le 15 janvier 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/923>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Tous droits réservés

GOËTZ (Charlotte). – Marat en famille. La saga des Mara(t). Tome I : Sardaigne-Suisse. Tome II : Suisse- Grande-Bretagne-Hollande-France- Russie

Bruxelles : Pôle Nord, 2001. – 271 p. et 235 p. (Chantiers, 7 ; 8).

Pierre Caspard

RÉFÉRENCE

GOËTZ (Charlotte). – *Marat en famille. La saga des Mara(t). Tome I : Sardaigne-Suisse. Tome II : Suisse-Grande-Bretagne-Hollande-France-Russie.* – Bruxelles : Pôle Nord, 2001. – 271 p. et 235 p. (Chantiers, 7 ; 8).

- 1 Dans la famille Marat, le plus demandé est Jean-Paul, le Conventionnel assassiné dans sa baignoire. Son frère David jouit aussi d'une petite notoriété comme professeur au lycée impérial de Tsarskoïe-Selo, où il eut notamment Pouchkine pour élève. Le père Jean, enfin, Sarde émigré en Suisse, n'a laissé que des traces éparses d'une vie dont Charlotte Goëtz s'est attachée, pour la première fois, à reconstituer le fil. Son livre se propose d'éclairer la biographie de ces trois personnages à partir de documents originaux, pour rectifier les jugements haineux ou simplement hasardeux qu'ils ont inspirés aux biographes de l'Ami du peuple, notamment Éric Walter et Jean Massin, mais aussi, avant eux, Michelet, évoquant d'un air pincé le « marais » familial d'où il voyait aimablement sortir le « batracien » Jean-Paul.
- 2 Cette investigation dans les archives – sardes, suisses, russes – présente, pour l'historien de l'éducation, un intérêt non prémédité et tout à fait collatéral, mais fort précieux, à

notre sens. Elle témoigne en effet de la présence protéiforme de l'éducation comme activité professionnelle exercée par des individus aux statuts les plus divers, à titre occasionnel ou permanent, principal ou accessoire. Juste avant que ne se mettent en place les systèmes éducatifs nationaux et leurs armées de fonctionnaires, l'exercice d'une activité enseignante se révèle comme un moyen tout à fait ordinaire de gagner sa vie parce que, dans l'Europe développée du XVIII^e siècle, la demande éducative est si forte, et porte sur des objets si nombreux, que ceux qui se sont constitué un quelconque capital de connaissances peuvent trouver dans l'enseignement un « débouché », comme le dit un néologisme du début du siècle, révélateur par lui-même des perspectives de gains, petits ou grands, qu'offre de plus en plus massivement la possession d'un savoir quelconque. Qui plus est, le hasard de la biographie des trois Marat met bien en lumière la dimension européenne de ce marché éducatif, avant que la création de systèmes nationaux ne le segmente durablement.

- 3 Né à Cagliari en 1704, dans une famille d'origine espagnole, le père, Jean Mara(t), fait des études en Espagne et en Sardaigne et devient moine (ordre de la Merci). Après avoir été enseignant (*lettore*) dans son couvent, il émigre en 1740 à Genève, où il se convertit au calvinisme. Il y perfectionne son français, se marie, et prend des leçons de dessin « en espérant, dit-il, que ce talent lui fournira un moyen de gagner sa vie ». Jusqu'à sa mort (en 1783), il exercera successivement ou simultanément, à Genève, Yverdon ou Neuchâtel, les activités suivantes : peintre, dessinateur et coloriste dans des fabriques de toiles de coton imprimées, maître de langues italienne, espagnole (castillan) et portugaise, traducteur, informateur et recruteur pour la Société typographique de Neuchâtel, médecin, professeur de dessin, d'histoire et de géographie, et maître de pension. Les actes officiels le concernant ne le qualifient pourtant, le plus souvent, que de « dessinateur » ou de « maître de langues », ce qui montre bien le caractère trompeur, car ponctuel et partiel, des informations de nature professionnelle que l'on y rencontre au XVIII^e siècle, et les graves erreurs d'analyse auxquelles on peut ainsi être conduit.
- 4 La profession enseignante est celle qui attire le plus Jean Mara(t), mais il souligne la concurrence exacerbée que connaît le marché éducatif dès le milieu du siècle : « Quoi que Genève soit un grand théâtre, la multitude des donneurs de leçons dont elle abonde rend leur moisson fort petite ; les étudiants, les proposants [futurs pasteurs], les ministres [du culte] même, tous s'en mêlent ; et leurs seuls titres les rendent plus recommandables à tant d'autres, auprès même des étrangers, sans discernement quelconque » (1775). On voit bien, dans un texte de ce genre, l'aspiration des détenteurs laïcs du savoir à bénéficier, à l'instar des pasteurs, d'une certification de leurs compétences qui soit universellement reconnue, au lieu d'être à la merci d'évaluations d'une clientèle qui ne fait pas nécessairement preuve de constance, ni du plus grand « discernement ». L'empire pris par les diplômes et les concours de recrutement, au siècle suivant, s'appuiera donc sur une aspiration ancienne et profonde des enseignants eux-mêmes.
- 5 Pour sortir du lot ordinaire des « donneurs de leçons », – en 1769, il déclare assurer chaque jour « six heures de leçons en divers genres, outre quelques consultations de médecine » – J. Mara(t) essaye, par trois fois, d'acquiescer une position plus stable. En 1758 puis en 1767, il se porte candidat à un poste de régent du collège de Neuchâtel, où étudie son fils Jean-Paul ; la première fois, il est battu de justesse par un candidat bordelais. En 1774 – il a 70 ans... – il crée à Genève une pension comportant deux classes, l'une de « demoiselles », l'autre de « négociants » : il se propose d'enseigner, aux premières, la géographie et l'histoire « par leçons raisonnées » et l'italien « par principes » ; aux

seconds, l'espagnol et le portugais « dont les maîtres sont si rares et le commerce assez commun dans cette ville ». Mais il semble avoir du mal à trouver assez d'élèves pour faire prospérer son entreprise.

- 6 À la différence de celle de son père, la vie de Jean-Paul Marat (né en 1743) est trop connue pour laisser place à d'importantes révélations. Signalons simplement qu'elle comporte également quelques phases enseignantes. Sitôt reçu à la cène, à 16 ans, il quitte en effet la Suisse pour devenir précepteur à Bordeaux. Au cours de son séjour en Angleterre, il aurait également donné des leçons de français, et même de broderie au tambour... Mais la médecine, la physique et la philosophie l'occuperont ensuite jusqu'à la Révolution.
- 7 Son frère David, né en 1756, réalise en quelque sorte le destin auquel son père aspirait pour lui-même : il finira – non sans aléas, et au prix d'une nouvelle expatriation – enseignant fonctionnaire. Après avoir tenté en vain de devenir pasteur à Neuchâtel, il se rend à Saint-Petersbourg en 1784, où on le trouve précepteur des enfants de diverses familles nobles ou bourgeoises. Il monte ensuite une fabrique de tissus d'or et d'argent, avec des ouvriers qu'il fait venir de Lyon, mais se trouve ruiné quand le port de ce genre de tissus est interdit en Russie. Il revient alors à la fonction enseignante, exercée simultanément comme précepteur et comme professeur dans de prestigieuses institutions éducatives : institut de Sainte-Catherine, gymnase de Saint-Petersbourg et lycée impérial de Tsarskoïe-Selo, dès son ouverture en 1811 ; dans ce dernier, il enseigne l'orthographe, la grammaire, la littérature française et l'art oratoire, et compose deux grammaires françaises « à l'usage de la jeunesse russe » sous le nom de David de Boudry, pour éviter celui de Marat, mal vu dans la Russie tsariste. Il y terminera sa carrière et sa vie, en 1821, avec un titre et un grade de « professeur de 7^e classe », qui auraient fait rêver son père...
- 8 Tandis que Jean-Paul prolonge les activités paternelles dans les domaines de la médecine et de la science des couleurs, David semble hériter de ses intérêts successifs pour l'Église, l'industrie textile et l'enseignement... L'exploration du « marais » paternel donne ainsi un bon exemple de jeu entre investissement éducatif, héritage familial et mobilité sociale, déjà fort complexe en un siècle qui est à la fois celui de l'éducation et des révolutions, non pas parce qu'elles ont été réclamées, proclamées ou prophétisées par les uns ou par les autres, mais parce qu'elles correspondent à des pratiques et à des processus sociaux qui rentrent parfaitement dans le champ d'observation de l'historien, pour peu que celui-ci veuille bien s'orienter au plus près des acteurs.